

#### 4. Antoine Quirieux

Notre collaborateur spécialisé dans la communication avec la Sainte Vierge, surtout quand il avait bu, était Antoine Quirieux.

Je n'ai jamais cherché à comprendre l'utilité de sa spécialité dans la branche qui était la nôtre, mais il était réputé pour être très efficace, en cette matière tout du moins, même s'il fallait tenir compte de son alcoolémie avant de lui demander quoi que ce fût d'autre.

En réalité, à part cette compétence certes précieuse mais ô combien difficile à exploiter, il n'était employé à rien d'autre qu'à occuper la maisonnette de garde-barrière de l'ancien passage à niveau, automatisé depuis longtemps, et à en cultiver le potager, ce qui n'était pas si mal car nous en profitions dès que nous étions rendus à la condition civile.

En vrai, Antoine Quirieux avait été un réellement garde-barrière sur cette même ligne, mais de l'autre côté du Col des Sapins Flasques, vers Maulieu, du temps où les aciéries marchaient encore à pleins tubes et c'est là qu'il avait eu sa première vision.

À l'époque dont je vais vous parler, les passages à niveau étaient encore gardés par des employés que la compagnie logeait dans une maisonnette attenante à la voie. Ces types passaient leur temps à baisser la barrière à l'aide d'une manivelle dès que retentissait la sonnette annonçant l'arrivée imminente d'un train et à la relever une fois qu'il était passé. Vous imaginez le sport sur les voies à grande circulation ! Par contre, là où ne passait qu'un train ou deux par jour, le gars avait le temps de se faire du lard entre deux coups de manivelle. En réalité il avait autre chose à faire, car généralement il avait un petit jardinet à cultiver derrière la baraque.

Le jour où on commença à remplacer la manivelle par un moteur électrique, cela fut considéré comme un progrès remarquable qui leur simplifiait énormément la tâche. Il n'en restait pas moins qu'une lourde responsabilité pesait sur leurs épaules et que plus d'une fois on traîna en justice un de ces pauvres bougres pour qu'il

s'expliquât sur son absence inopportune au moment où avait retenti la sonnette alors qu'il aurait dû appuyer sur le bouton de toutes ses forces. Un autocar écrabouillé, ça laisse des traces sur un profil de carrière.

Jusqu'au jour où un garde-barrière qui se croyait malin eut l'idée de brancher le moteur de la barrière sur la sonnette d'alarme. Tout le monde trouva l'idée excellente mais comme, dès lors, on le payait uniquement que pour qu'il cultivât son jardin, il dut bientôt aller planter ses choux ailleurs. Dans la vie, si on n'a pas l'intention de devenir célèbre, il vaut mieux ne pas trop se faire remarquer, les idées se répandent d'elles-mêmes bien assez tôt. Je n'ai jamais su le nom de ce petit malin mais les garde-barrières s'en souviennent, eux, et ils crachent par terre dès qu'ils entendent son nom.

Le passage à niveau 534 était situé au bas de la côte de Fourachaux et Antoine Quirieux en était le garde-barrière. Sur la route, il ne passait que les camions des cimenteries et sur la voie ferrée, les trains interminables des aciéries de Maulieu défilaient dans un bruit infernal.

L'affaire dont je parle se déroula un vingt-quatre décembre et Antoine Quirieux n'était pas gai car il avait commencé de cracher sur le nom du petit malin en question, celui qui avait inventé la machine à se tourner les pouces. Il ne savait pas ce qu'il allait devenir, ce pauvre Antoine, et son avenir se perdait dans d'angoissantes conjectures.

Jamais il ne retrouverait, dans l'air malingre des cités, des choux dopés à l'oxyde de fer comme il en avait alors, ni ces lapins formidables, nourris à la fleur de ballast qui avaient échappé à toutes les myxomatoses. Il n'avait pas besoin d'emmener ses rongeurs en cure, avec ce que la pluie contenait de soufre grâce aux émanations des aciéries. Ne parlons pas des sels minéraux cuits à point dans les fours des cimenteries qu'ils assimilaient avec leur nourriture. Ne disons rien également de la suie des diesels qui leur faisait un empois radical autour des yeux, grâce auquel ils avaient

échappé à la terrible maladie. Bon Dieu ! Il lui faudrait écorcher ses lapins et les consommer sans appétit à chaque repas car il n'avait pas le cœur de les vendre.

Je vous entends d'ici ricaner du destin de ces pauvres lapins. C'est ne pas songer à la gueule que vous ferez lorsque vous devrez vous séparer de votre saleté de clébard après qu'il vous aura bouffé la moitié de la figure du moutard d'en face. Remarquez, je vous comprends : c'est bête un lapin puisque c'est fait pour être mangé. Il vaut mieux s'en moquer, cela évite de s'y attacher. Il suffit de penser que ce ne sont que des machines à ronger qui n'ont que des pétoules à la place du cœur.

Il est vrai qu'un lapin passe son temps à boulotter, comme tous les rongeurs. Est-ce pour autant qu'il n'a pas de vie spirituelle ? Vous qui passez votre temps à respirer, cela vous empêche-t-il d'imaginer les coups tordus que vous allez pouvoir infliger à votre prochain ? Je ne vois pas pourquoi il en irait autrement des lapins. La mastication et la défécation sont des activités plus propres à élever l'âme que n'importe quelle activité studieuse qui vous empatarasse l'esprit. Ne dit-on pas que c'est aux chiottes que Luther, oui Martin Luther en personne, tirait le meilleur de lui-même et posa les fondements de sa doctrine ?

Pour en revenir à Antoine Quirieux, c'était pour lui une bien triste soirée de Noël qui commençait. Il n'avait sûrement pas le cœur à la fêter comme les autres années. Jusque-là, il n'avait jamais manqué une messe de minuit. Que voulez-vous, c'était un cœur simple qui s'émerveillait toujours de cette atmosphère si particulière qui remontait à la nuit de son enfance.

Tous les ans, le soir de Noël, après le train de dix-huit heures quatorze, il relevait la barrière, allait se changer pour revêtir son costume des dimanches, se donnait un coup de peigne puis, après un brin de toilette, il filait comme un lièvre sur son cyclomoteur.

Je vous entends encore ricaner : après les lapins qui méditent, les lièvres qui font du cyclomoteur !

Pour faire court, ce n'était pas ce soir-là qu'il irait se pavaner dans les rues de Maulieu avant l'heure de la messe pour se mêler aux citoyens tellement excités qu'ils ne sentaient pas le froid.

Ce n'était pas ce soir qu'il irait, avant tout le monde, voir la crèche dans l'église encore déserte, dans cet instant ultime avant la mise à feu, lorsque le petit berceau plein de paille était encore vide, quand Joseph, Marie et toute la smala en plastique n'étaient encore que des figurants catatoniques.

Il allait deux fois à l'église dans l'année, une fois à Pâques, pour être en règle, et une autre à Noël, pour assurer. Il se serait bien gardé d'y aller le dimanche précédent, de peur de déflorer sa joie, de même qu'il ne serait pas allé fouiller l'armoire du curé, pour tripoter et démonter le matériel consacré. C'était un cœur simple, je le répète, et pour lui le calice sortait du tabernacle, comme l'enfant Jésus devait surgir de la paille à minuit sonnante, par génération spontanée.

Cette année, grande nouveauté qui faisait autant de raffut que la dernière encyclique : la crèche serait animée. Il fallait bien répondre à la concurrence des crèches profanes des grands magasins de jouets.

D'après ce qu'il avait entendu raconter, l'âne et le bœuf hochaient la tête et remuaient des oreilles, Joseph et Marie dodelinaient du chef d'un air ravi, comme ces clébards en toc sur la plage arrière des voitures de beauf, n'en revenant pas d'avoir touché le jackpot.

Autour d'eux, les bergers se confondaient en salamalecs, d'abord agenouillés puis se détendant dans un déclic, sur la pointe des pieds pour mieux voir, puis agenouillés à nouveau d'un coup sec, refermés sur eux-mêmes comme une coquille Saint-Jacques.

Les anges, moulins grinçants et hésitants sur leurs perchoirs rocheux, battaient des ailes comme des perroquets arthritiques, bénissant l'air à tour de bras de levier.

Enfin, vous voyez le tableau ! Les automates remuaient chacun pour soi là-dedans, oubliant toute dignité, secoués de tics

mécaniques qui leur faisaient faire des bras d'honneur saccadés. Il ne manquait plus dans le décor, qu'un petit train électrique avec un passage à niveau et une barrière automatique.

Car c'était cette foutue barrière qui plongeait Antoine Quirieux dans le désespoir. C'est pourquoi il n'était pas question qu'il aille, en plus, se faire narguer par une bande d'automates atteints d'agitation maniaque. Entre nous, cela aurait-il coûté de le laisser cultiver ses choux derrière sa maisonnette en échange de l'astreinte de s'occuper de la barrière ?

Tout d'abord, on avait avancé une question de sécurité. Cela n'était qu'un mauvais prétexte car en quinze ans de service, Antoine n'avait jamais connu le moindre incident. Comme il était ouvert à la discussion et que, après tout, nul n'est à l'abri d'un cas de force majeure, crise cardiaque, folie furieuse ou satanisme activiste, il avait proposé de mettre la barrière en régime fermé. Cela représentait pour lui un surcroît de travail puisque, au lieu de fermer la barrière à l'arrivée d'un train, il ne la lèverait qu'au moment où se présenterait un camion.

Et, croyez-moi, il y avait plus de camions que de trains à ce passage à niveau, mais il était prêt à faire ce sacrifice. On ne peut être plus conciliant.

On alléguait alors une question d'économie. Foutaises ! Il cultivait ses lapins en débarrassant la voie de ses mauvaises herbes, il entretenait la maisonnette, il levait la barrière et maintenait une vigilance active sur le passage à niveau, tout cela sans demander un sou à la compagnie

On en vint alors à la vraie raison de ce chambardement.

Sur le tableau de contrôle du poste de Maulieu, où était représenté le schéma d'exploitation du réseau, on avait placé des petites loupottes qui s'éclairaient en rouge dès qu'une barrière automatique se fermait. Les barrières manuelles s'éclairaient en jaune pisse.

Antoine Quirieux l'ignorait mais il était le dernier garde-barrière de cette subdivision de réseau. On essaya de lui faire croire que c'est par attention spéciale qu'on avait considéré son cas en dernier mais on n'y parvint pas. Pour naïf qu'il ait été, Antoine n'était pas débile. Quoi qu'il en fût, il ne restait qu'une seule lumière jaune pisse sur le tableau de contrôle, c'était la sienne, et cela n'avait pas loupé, un inspecteur en tournée avait pointé le doigt sur sa lumière et avait grommelé :

- Qu'est-ce que c'est que cette cochonnerie ? Les crédits de l'année prochaine seront bloqués tant que je ne verrai pas que du rouge sur tout ce foutu tableau !

Le malheur, c'est que le règlement stipulait qu'on ne remplaçait la loupote jaune pisse par une ampoule rouge que lorsque toutes les phases prescrites avaient été réalisées, à savoir : mise en place d'une barrière automatique, mise à sac de la maison du garde, maçonnerie des portes et fenêtres, défonçage du jardin, extermination des lapins et suicide du garde-barrière.

C'est à ce point précis du process qu'on pouvait écraser l'ampoule jaune pisse sous son soulier et mettre l'ampoule rouge à la place. Qui plus est, comme celle-ci était la dernière, on déboucherait le champagne.

Antoine fut alors avisé officiellement de la promotion à laquelle était promis le passage à niveau qu'il gardait depuis quinze ans. Comme on avait tout de même quelques notions de savoir-vivre à la Compagnie de Chemin de Fer, on le félicita de ses bons services, on lui fit grâce de l'eau qu'il avait utilisée pour arroser ses choux, des chardons qu'il avait cueillis sur l'emprise de la compagnie pour nourrir ses lapins et on lui accorda royalement deux semaines pour décamper.

Alors le doux Antoine n'eut rien à objecter. Il dut bien admettre que sa petite lumière jaune pisse évoquait bougrement le fumier de lapin. L'air penaud, la casquette dans les mains devant les représentants de la compagnie, il en vint même à s'excuser d'avoir

pu croire que les aciéries, la cimenterie, la voie et la route qui la traversait avaient été mises en place pour qu'il pût vivre douillettement en gardant la barrière qui les séparait, se gorgeant de bienfaits qui ne lui étaient pas destinés. Une tique sur l'oreille d'un chien, voilà ce qu'il était en fin de compte. Ni plus, ni moins.

C'est plus tard, lorsqu'ils furent partis depuis longtemps, qu'il se rendit compte qu'en tant que négociateur il ne valait pas un pet de lapin car il était un être servile et respectueux de la hiérarchie.

C'est alors qu'il décrocha le téléphone et qu'il avisa les services de la compagnie qu'il ne fallait pas qu'ils s'attendent à le voir plier bagages, comme ils l'espéraient de toute évidence, qu'il était prêt à aller jusqu'au bout, jusqu'à la contrainte par corps, s'il le fallait.

Se serait-il roulé par terre en hurlant, aurait-il menacé les représentants de la compagnie de sa pétoire à deux coups, ameuté la presse et fait un fort Chabrol de sa maisonnette de garde, qu'il n'eut pas semé autant de trouble et d'indignation dans des services habitués jusque-là à plus de compréhension de la part de ses employés.

Car de son côté les arguments ne lui manquaient pas ! Non pas de ceux qu'il avait avancés durant la discussion, évidemment, mais les autres avec une capsule rouge à douille dorée, dans le tiroir du buffet.

Du grain de douze dans les fesses, il n'y a rien de tel parfois pour mettre du plomb dans la cervelle lorsque l'une des parties exagère trop excessivement. Mais l'heure de la discussion était passée et il calma ses nerfs en cassant la vaisselle et en battant son chien. Puis il alla chercher sa hache dans le bûcher pour écrabouiller le mobilier.

Il levait déjà l'instrument pour fendre son buffet lorsqu'il réalisa qu'il était en train de leur mâcher le travail. Alors il décrocha sa pétoire à deux coups et fit un carton sur les isolateurs des fils téléphoniques. Bien fait ! Il savait qu'aucun signal ne courait plus dans ces fils depuis au moins dix ans mais cela lui apporta un début

de soulagement.

Puis il rentra chez lui et déboucha une bouteille de gnôle pour s'aider à réfléchir car, évidemment, le défi qu'il avait lancé n'était que pure forfanterie, la lutte du ver de terre contre le chemin de fer.

Il avait réfléchi puissamment pendant quatre ou cinq bons verres à moutarde lorsqu'il en vint à la conclusion qu'il n'y avait plus rien à faire. Ce Noël était le dernier qu'il passait ici, comme garde-barrière du passage à niveau 534.

Alors comme cette soirée était sainte et qu'il avait je ne sais combien de verres dans le nez, il jugea qu'il n'avait rien à perdre à s'adresser au Ciel. Ce qu'il fit avec un peu d'amertume, malgré l'exaltation due à l'alcool, car il trouvait que Dieu s'était montré bien absent dans cette affaire.

Il avait reçu l'Esprit Saint le jour de sa confirmation comme un équipement de survie qu'on met de côté pour les mauvais jours : où était-il alors qu'il discutait avec ce foutu ingénieur ?

Evidemment, il n'avait pas célébré cette cérémonie, je veux parler de sa confirmation, devant notaire mais, bien que verbal, cet accord n'en engageait pas moins les deux parties. Si c'était pour permettre à une bande de diplômés de faire les beaux et de le laisser bouche bée, il y avait de quoi douter des pouvoirs de l'Esprit.

Bref, il avait perdu lamentablement les dix mille premières manches mais il pouvait encore se rattraper dans l'ultime reprise, pour peu que l'inspiration divine se montrât à la hauteur.

Il ne demandait ni coup de piston, ni faveur, il n'avait besoin que de savoir qui étaient les méchants et qui étaient les gentils et qu'il n'était pas le seul à penser que les autres étaient une bande de parfaits enfoirés ! Après quoi il se débrouillerait tout seul, juré craché !

Il promit de prononcer le Nom Sacré du Seigneur au moins dix fois par jour, en comptant pour du beurre ceux qu'il proférerait en bricolant !

À chaque fois qu'il lèverait la barrière il crierait : mort aux cons, loué soit le nom du Seigneur ! Le prochain poids lourd qui se



présenterait, il lui fermerait la barrière devant et le convertirait, dût-il se faire engueuler et envoyer au diable !

La pensée l'effleura qu'il puisse justement demander au diable, ce que rechignait à lui accorder le Seigneur mais heureusement l'image de la Vierge, qui devait rôder dans le coin, s'interposa à temps.

– Vierge Marie, vous qui êtes si bonne et pleine de Dieu, vous qui voyez le présent, le futur et l'imparfait du subjonctif, faites-moi un petit clin d'œil ! Un petit signe de connivence, de la main à la main ! Ce n'est pas le Pérou, que diable ! Vous pouvez le faire les doigts dans le nez !

Il jura que le miracle ne se verrait même pas, qu'il ne porterait pas d'auréole par-dessus sa casquette ni n'allumerait de cornes lumineuses antibrouillard comme Moïse alors qu'il s'apprête à fracasser la gueule des adorateurs de l'âne mort avec ses tables de la loi, lourdes comme un veau d'or. Ou l'inverse.

Il ne prendrait pas l'air intelligent et entendu de celui qui a vu ce qu'il a vu et qui pense ce qu'il pense, il ne jouerait pas des coudes pour avoir un strapontin sur le calendrier...

– Oh, et puis merde !

Sur le bord de la route qui montait aux cimenteries de Fourachaux, de l'autre côté de la voie ferrée, il y avait un petit édicule avec une alvéole où nichait une Sainte Vierge en plâtre, protégée par du grillage à poule.

À ses pieds on avait déposé dans la nuit des temps, des roses en plastique, noires de suie et crevassées pas les intempéries.

Sur le fronton, des lettres de cimetière en aluminium écrivaient : “ Sainte Marie de Fourachaux, protégez les cha... ”. Le temps, ou un mauvais plaisant, avait détaché les dernières lettres car on aurait dû lire : “ ... protégez les chauffeurs ! ”. Cela avait été mis, du temps où il était plus sûr de se fier à la Providence pour s'arrêter avant le passage à niveau, qu'aux freins aléatoires des camions qui chauffaient à blanc et ciraient dans la descente.

Antoine Quirieux scella la bouteille de gnôle d'un coup de poing sur le bouchon, essuya d'un revers de main ses yeux larmoyant de réflexion, enfonça sa casquette sur son crâne et sortit dans la nuit qui était tombée pendant qu'il réfléchissait.

Il tira quelques bords pour traverser la voie ferrée, dans la lueur de l'ampoule électrique auréolée de porcelaine, fixée à une potence au coin de la maison. La Vierge était à une trentaine de mètres, dans l'obscurité. Il s'approcha de la niche, faisant crisser le gravier du bas-côté.

Les Ponts et Chaussées avaient profité de cette surface plane, aménagée à proximité de la route, pour y stocker le gravier que les camionneurs répandaient sur le sol gelé les jours de verglas, afin de hisser leurs camions au sommet de la côte.

– Vas-y, c'est à Toi, montre-moi ce que Tu sais faire !

Il s'agenouilla, face à face avec la statue de la Vierge, au mépris des crottes de chien, se meurtrissant les rotules. Il rota une bouffée d'alcool.

– Le premier qui bouge aura une tapette !

Il serait resté ainsi toute la nuit, peut-être, ou tout du moins le temps de cuver les verres de gnôle qu'il avait absorbés, mais c'est une démangeaison à l'anus qui le sortit de sa torpeur éthylique.

Il essaya d'abord de la mépriser en espérant qu'elle passerait mais sans illusion : l'alcool lui faisait toujours cet effet. Il tortilla des fesses, dansant d'un genou sur l'autre, mais le prurit, loin de se calmer, n'en retrouva que plus de vigueur. Il pensa au Christ crucifié, à la mort des apôtres, aux tortures des bienheureux, à ceux qu'on énucléait, dont on arrachait les ongles, dont on brisait les membres et qui levaient au ciel des yeux pleins de gratitude, tant le martyr les emplissait de joie. Je vous jure qu'ils auraient fait une autre tête si on leur avait tout bonnement interdit de se gratter le trou de balle !

Enfin Antoine n'y tint plus, tant pis pour le challenge, et d'un doigt impatient il se fourragea furieusement le boyau culier. Il ferma les yeux tellement c'était bon. Était-ce cela, l'épectase ?

Lorsqu'il les rouvrit, pleins de béatitude, il croisa le regard de la Vierge et se demanda ce qu'elle avait à se marrer. La niche était maintenant éclairée par une lumière qui n'avait rien d'électrique. Cela émanait de la statue, sans l'ombre d'un doute.

– Bon dieu, elle est phosphorescente, je ne l'avais même pas vu ! – pensa-t-il épaté par l'état de l'art.

Il distinguait même les parois de la niche et les écailles de peinture bleue qui pendaient sur le plâtre lézardé. Il eut honte, se sentant tout de même un peu responsable de cette décrépitude. Un coup de badigeon de temps en temps, ce n'est pas la mort du chrétien. Mais dans l'état où était l'édicule, c'est tout le plâtre qu'il faudrait refaire.

Avec les cimenteries à côté, un service en valant un autre, c'est bien le diable s'il n'arrivait pas à la retaper pour pas un rond. Cela ne lui coûterait qu'un ou deux lapins et le lapin n'était pas cher ces temps-ci, il en mangerait bientôt à chaque repas. Il se faisait même fort de négocier un coup de main, pour peu qu'il fît miroiter une bouteille de gnôle de derrière les traverses. Une gnôle un peu âpre, à cause du raisin aux grains petits et durs comme des chevrotines, mais quel parfum ! Il est vrai qu'il rajoutait des tas de trucs, grappillés au hasard de ses divagations le long du remblai : prunelles sauvages pour tuer le ver, brou de noix contre la constipation, écorce de marron d'Inde pour les hémorroïdes, cynorhodon pour éviter les morsures de chien, poires sauvages dures comme le bois qui n'avaient ni goût ni saveur, baies de genièvre puisqu'il y en avait, crottes de goudron pour donner du goût etc... Il distillait lui-même ce mélange dans un alambic maison qu'on ne risquait pas de renifler parmi les odeurs qui rôdaient alentour.

Pour en revenir à la niche, en travaillant le samedi sans forcer, cela ne lui prendrait guère plus de trois à quatre semaines. Pour peu qu'on lui en laissât le temps, évidemment.

Mais la Vierge n'en finissait pas de phosphorer et semblait le regarder vraiment, droit dans les yeux, au point que cela en devenait gênant. Son regard avait l'air vivant et non pas comme ceux de ces

statues qui semblent vous traverser en ayant l'air ailleurs, avec leurs yeux de poisson mort.

– Putain ! Il ne manquerait plus qu'elle parle !

Il faillit en tomber sur les fesses lorsque, d'une voix douce, chaude et basse, la Vierge se mit effectivement à parler.

– Tu as trouvé le chemin de mon cœur, Antoine, et ce n'est pas avec des prières à la con qui me font roupiller ! Mais cette joie extatique qui t'a habité quelques instants a su te faire sortir de toi-même ! Ce n'est pas donné à tout le monde, sais-tu ? Certains mystiques ont besogné toute leur vie sans l'atteindre !

Je n'attends évidemment pas que vous me croyiez sur parole, il m'a été suffisamment difficile à moi-même de faire la part de ce qui relevait de l'éthylisme pur marc et de la mythomanie. Il en allait d'ailleurs de même pour Antoine Quirieux.

“ Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ! ... ”, pensa-t-il suspicieux, se reprenant et se tordant le cou pour dénicher la grosse arnaque. Il cherchait les petits malins bien capables de lui avoir monté un bobard, genre caméra dissimulée et micro caché, comme on n'arrête pas d'en voir dans les émissions culturelles. Il imagina les mecs tordus de rire planqués derrière une haie en train de chuchoter dans un talkie-walkie.

– Pourquoi ce doute, Antoine ?

Comment lui dire qu'avec ce qu'ils lui en avaient fait voir, entre les barrières automatiques et la crèche animée, il n'était pas loin de penser qu'elle était appointée par la Compagnie de Chemin de Fer ? Il se demandait s'il lui était permis de la tâter avant de la croire sur parole, des fois qu'elle lui ferait prendre sa vessie pour une lanterne !

– Pourquoi ce doute, Antoine ? Laisse-toi baigner de l'ineffable parfum du monde ! D'abord rassure-toi : celui qui voulait te chasser va renoncer à son idée, il va être illuminé dans son bain et à l'heure où je te cause il a retiré son pantalon et a rempli sa baignoire. Si des méchants veulent te faire un mauvais parti, je

m'en occuperai moi-même. Regarde-moi, car je suis Celle qui Mord Quand on la Tarabuste !

Alors, Antoine vit et Antoine crut. Convaincu, soit qu'un miracle s'effectuait vraiment, soit qu'il aurait dû y aller mollo sur la gnôle, il s'affala doucement sur son tas de gravier.

– Tu es si faible parmi les hommes, mon pauvre Antoine !

C'était bien le moins que l'on pouvait dire.

– ...mais ta faiblesse te rend précieux et fort à mes yeux ! Tu voulais un signe, mais c'est bien plus que je vais te donner ! C'est un programme. Tu vas ramener les hommes vers moi !

Antoine respira : il n'était pas question d'argent ! ...

– Commandez, Vierge Souveraine, mais ne demandez pas l'impossible ! – expira-t-il.

– N'entends-tu pas ? Ecoute le cri des damnés !

Entre nous il n'en avait aucune envie ! Il ne savait pas trop ce à quoi il devait s'attendre mais il était probable que si le but était de l'impressionner, rien ne lui serait épargné dans le genre gore. Car il faut bien le reconnaître, ce qu'il y a de plus effrayant dans ce type de film, c'est la bande son ! À croire que les images ne sont là que pour justifier l'angoisse générée par la musique.

Alors il ferma les yeux, se boucha précipitamment les oreilles et n'entendit pas la sonnerie du train de 18h14.

Mais lorsque le train surgit des ténèbres entre les barrières ouvertes, faisant exploser la remorque de l'attelage de Joseph Barberaz après que celle-ci eut mis la Vierge sur orbite, comme vous le verrez plus loin, Antoine fut bien obligé de l'entendre et je vous jure que les cris des damnés lui auraient paru gais comme une chanson de garde-barrière, en comparaison de ce qu'il entendit.

“ ...alors là encore bravo, comme ça c'est réussi ! ”, souffla-t-il, affaissé sur son tas de gravier, anéanti mais miraculeusement indemne aux pieds des fondations de la niche de la Vierge de Fourachaux, prenant petit à petit la mesure des événements et leurs conséquences à court et moyen terme.

Les trois mille tonnes d'acier qui déferlaient à quelques mètres de lui, le choc des wagons qui venaient s'écraser sur leurs tampons, le grincement phénoménal des roues bloquées qui arrachaient des fusées d'étincelles pendant que le mécanicien freinait des quatre fers, la perspective de la journée qui attendait Antoine, celle des jours qui suivraient où il s'imaginait écrasé sur une chaise, dans une purée de fumée de cigarettes, avec une lampe hallucinogène de 3000 watts braquée sur son visage, le mépris qu'il devrait subir, les coups peut-être et enfin, comme un nerf de bœuf, cette question assénée encore et encore : “ Que foutais-tu, au lieu de fermer la barrière ! ”, tout concourait à mettre en place son planning des jours à venir.

Voilà en quelques mots, le déroulement des faits tels que me les décrivit Antoine Quirieux. Vous n'êtes pas obligé de me croire, évidemment, cependant, pour ne valoir que ce qu'elle vaut, cette explication est la seule qui n'ait pas été donnée sur ces événements, la justice ayant préféré mettre sur le compte du stress l'étrange bévue d'Antoine.

Quant à celui-ci, il n'a jamais cherché à nier qu'il avait un coup dans le nez ce soir-là, ni que sa responsabilité ne soit pleine et entière en ce qui concerne les causes de la catastrophe.

Si à l'époque on parla de miracle, ce ne fut ni par lui qu'on l'apprit, ni à lui qu'on en attribua le bénéfice : on aurait trouvé incompréhensible qu'il s'entêtât à bricoler une histoire à dormir debout, uniquement pour la beauté de la chose.

Il n'avait rien à gagner à en parler, donc il n'en parla pas et d'ailleurs ne perdit rien à n'en pas parler. Il n'y avait pas mort d'homme, la Compagnie de Chemin de Fer ne porta pas plainte, l'assurance de la société propriétaire du camion n'espérant pas rentrer dans ses frais, le coupable étant insolvable, passa l'éponge sur l'ardoise d'Antoine Quirieux qui se retrouva sur le carreau, une main devant, une main derrière

Il commença par chercher du boulot à Maulieu où il n'en trouva

pas, car il sentait vraiment le soufre, ne l'oublions pas. Il passa alors le col des Sapins Flasques et descendit vers Montélian où le propriétaire des Carrières, qui avait pris soin de lui pendant son procès, lui procurant les meilleurs avocats et suscitant une campagne de presse dans le journal et la chaîne de télévision où il avait des parts, le prit sous son aile.

Il le plaça comme gardien et jardinier potager dans la maisonnette du passage à niveau du Barroux qu'il avait rachetée à la Compagnie de Chemin de Fer.